

Le malheureux paysan qui, de désespoir, se faisait braconnier, à force de se battre avec les gardes devenait un peu brigand. La peur seule pouvait le retenir de tirer sur un esigneur comme sur un gibier ; aussi les environs étaient-ils fréquentés par ce que l'on appelait des " assassins de campagne."

Il en était alors de célèbres et l'histoire a conservé les noms de Notary Dubourguet, de Polissier, de Lauglado et du Beau-Saint-Jean. Ces messieurs s'appelaient en argot des " rupins de trimard," des gentilshommes de grand chemin.

Concouramment avec les bandes de ces derniers, des compagnies de faux-sauniers, ou contrebandiers de sel, battaient la campagne autour de Paris sous le commandement de deux anciens officiers, Rasoir et Colinery. L'avocat Barbier, en 1718, en estimait le nombre à sept ou huit mille. Ces bandes étaient assez bien armées et assez disciplinées pour que le cardinal Albéroni les fit entrer en ligne de compte dans ses projets sur la France. Mais c'est assez dire combien les routes étaient peu sûres à l'époque où Cartouche et son lieutenant firent leur voyage en Champagne.

Enfin il ne leur restait plus qu'une étape à franchir, pour atteindre le paradis champêtre de leurs rêves. Bien que la journée fût un peu avancée, nos deux compagnons, lestés d'un bon diner, se mirent gaiement en route.

On n'aurait jamais deviné en eux des gens aussi riches en les voyant passer, assis sur une botte de paille, sous la toile grise d'une charrette. La route de Montereau ne valait pas celle qu'ils venaient de quitter. Parfois de profondes ornières les obligeaient à aller au pas. Le sol était accidenté et la campagne d'aspect désolé. On voyait ça et là beaucoup de chaumières abandonnées.

—C'est autant d'abris pour les brigands, disait le voiturier.

Ce mot de brigands sonnait mal aux oreilles des voyageurs.

Le soir vint. Le temps s'était gâté, le ciel était noir et il tombait une pluie fine et persistante. Cette mélancolie des choses provoquait celle des esprits. Les deux Parisiens, par une réaction subite, regrettaient les lanternes municipales, les lumières des magasins, le mouvement de la rue.

—La voilà donc cette paix des champs, se disait Cartouche. Balagny me vante son village, j'ai bien peur d'y crever d'ennui.

De temps à autre il était obligé de dire au paysan, en le secourant :

—Eh ! eh ! camarade, est-ce que tu dors ? Fouette donc ton cheval. Nous n'arriverons jamais.

Tout à coup, le cheval, qui marchait en sommeillant, s'arrêta.

—Eh ! fit encore Cartouche, fouette donc, il s'arrête.

—Non, monsieur fit le paysan d'une voix enrouée par la terreur, il y a des gens devant nous ; regardez.

Cartouche se pencha hors de la bête, et dans les ténèbres il aperçut en effet deux hommes qui se tenaient à la bride du cheval.

—Paysan ! dit alors d'une voix forte un de ces hommes arrête ou tu es mort.

—Ils ne sont que deux, dit Cartouche à Balagny.

—Bon, chuchota ce dernier, laissons les venir.

—Paysan, reprit l'inconnu, qu'as-tu dans ta voiture ?

—Deux voyageurs.

—Ah ! ah ! fit le brigand avec satisfaction en donnant un coup de sifflet.

—Sauve qui peut ! dit Cartouche. Il faut jouer des jambes.

Il sauta en bas de la voiture, et Balagny l'imita aussitôt. Mais, si prompts qu'ils eussent été, ils n'avaient pas échappé à

l'attention des deux bandits qui lâchèrent le cheval pour se mettre à leur poursuite.

En même temps, d'une cabane qu'ils n'avaient pas vue et qui s'élevait à quelques pas de la route, s'élevaient des hommes armés de fusils et éclairés par des lanternes et des torches. Ils étaient bien une dizaine, qui, à l'envi, couchèrent en joue les voyageurs.

Cartouche, comptant sur son agilité, sauta le fossé de la route. Plusieurs balles sifflèrent à ses oreilles. Il prit au hasard à travers champs. Mais l'ennemi n'était pas moins insaisissable. Trois ou quatre hommes ne tardèrent pas à le rejoindre. Il lui fallut se rendre. Il se crut mort. Avant lui Balagny avait été capturé.

Le voiturier (trop pauvre pour avoir à trembler) demeurait immobile au milieu du chemin.

Quand les deux prisonniers furent réunis sous bonne garde, on leur ordonna de se coucher dans la boue, et ils durent s'étaler comme on le voulait.

—Où sont les bagages ? demanda le chef au voiturier.

—Ils n'en ont pas.

—D'où viennent ils ?

—De Fontainebleau.

—Où vont-ils ?

—A Bray sur-Seine.

—Les connais-tu ? Sont-ils de Bray ?

—Non ; ils ne sont pas du pays.

Le chef de la bande revint vers les deux voyageurs.

—Levez-vous, leur dit-il.

Lorsque tous deux furent debout, il reprit :

—Nous ne sommes pas de méchantes gens. Nous ne faisons point de mal pour le plaisir d'en faire, comme des brigands et des Cartouches. Nous sommes de pauvres paysans ruinés par la capitainerie, et si nous volons sur les routes, c'est par nécessité. Donnez votre argent, et nous vous laisserons.

—Messieurs, dit Cartouche, nous ne sommes pas riches non plus, mais voici ma bourse.

Balagny l'imita avec empressement.

—Très bien, fit le chef, maintenant videz vos poches, messieurs.

Ils obéirent encore et remirent chacun à l'honnête coupeur de route leur paire de pistolets, puis leur montre, ce qui fut accueilli avec un visible plaisir. Ils se croyaient quittes, quand la conversation fut reprise en ces termes :

—Vous avez d'autres poches ? Là, de côté, sous votre habit ?

—Elles ne contiennent rien d'intéressant pour vous, dit Cartouche en laissant entrevoir son portefeuille... des papiers...

—Et vous, fit le chef à Balagny.

—Moi de même, répondit celui-ci en entr'ouvrant son habit.

Mais le mouvement qu'il fit découvrit sa ceinture, ou pour mieux dire le renflement qui la dénotait sous le bord du gilet.

—Ah ! ah ! fit l'honnête brigand. Et ceci ? C'est une ceinture.

Il passa la main.

—Et bien garnie, ajouta-t-il... Donnez ! donnez vite !... Ah ! vous voyez, messieurs ; vous n'en disiez rien... Vous nous trompiez... Ce n'est pas honnête ; car nous pouvions vous tuer.

Et, tout en adressant aux voyageurs ces légitimes reproches, il les débarrassait de leurs ceintures gonflées de louis d'or.

—Tenez-les donc ! criaient quelques individus indignés de l'ingratitude des voyageurs.